

# LE MONDE ILLUSTRÉ

59<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3015.

SAMEDI 2 OCTOBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



## LE COMMANDANT DES FORCES FRANÇAISES EN ORIENT

De grandes choses vont s'accomplir de ce côté du front et celui qui dirigera les opérations est le général Sarrail, que nous voyons ici se promener, accompagné de son officier d'ordonnance, sur les quais d'un de nos grands ports de guerre. De son clair et ferme regard, le général entrevoit-il déjà les marches glorieuses qu'il va effectuer à la tête de ses troupes, pour châtier rudement ceux qui se sont mis à la remorque de l'Allemagne ?

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## APOLOGUE

Il n'est pas sans profit de prendre parfois l'avis d'un philosophe : je ne dis pas d'un de ces pédants qui n'ont appris que dans les livres, citent à tout propos Descartes, Kant, Montesquieu ou Cousin et repoussent tout raisonnement qui ne se présente pas à leur esprit sous la forme classique mais surannée du syllogisme. Ça, c'est l'école allemande ; il y a, grâce au ciel, en France, des sages d'abord moins rébarbatifs.

Le mien, celui que je consulte quand j'éprouve le besoin de renouveler ma courte provision de bon sens, est un grand savant en toutes choses, car il observe depuis longtemps : quoique sa situation l'oblige à voir beaucoup de monde, et de tous les mondes, on peut dire de lui qu'il vit solitaire, tant l'activité de son esprit, toujours à l'affût, le sépare de la banalité courante et l'isole dans une sorte de réflexion continue, très lointaine des ambiantes mesquineries. La vie lui a beaucoup appris et ceci d'abord que s'il y a peu de grands événements, il n'y en a pas du tout de petits. Ou plutôt ceux que nous jugeons minimes sont en réalité plus considérables que les autres auxquels nous attribuons une extrême importance. La vie éphémère d'un insecte qui naît, remplit sa tâche mystérieuse et meurt en un jour confond plus l'imagination que l'épopée du peuple romain qui a régné sur le monde pendant plus de mille ans.

Mon philosophe se soucie peu de la politique, pour laquelle je crois bien qu'il ne professe que du mépris ; mais il s'exalte à examiner une araignée tendant les premiers fils de sa toile et disposant ses pièges là précisément où un énigmatique instinct l'avertit que le gibier qu'elle recherche doit inévitablement passer. Je l'ai surpris, cet été, observant tout un jour le mouvement de ces grosses fleurs jaunes qu'on appelle des tourne-sols, et il trépignait d'admiration, comme au plus splendide des spectacles, à voir l'humble plante, si dédaignée, amoureuse du soleil au point qu'elle a essayé de copier sa forme et sa couleur, relever la tête sous le baiser des premiers rayons de l'astre qu'elle adore, et tourner sur sa tige à mesure qu'il monte dans le ciel et décroît vers l'horizon, afin de ne pas perdre une de ses caresses.

Il est évident que, pour qui se passionne à ces mystères et s'est pris une fois à méditer sur leurs causes secrètes, une intrigue parlementaire ou la chute d'un ministre présentent infiniment peu d'intérêt. J'étais donc curieux de connaître ce que mon philosophe pensait des événements actuels et s'il gardait présentement sa sérénité. Je le sais, d'ailleurs, profondément patriote, et il a vu partir pour le front les êtres qui lui sont le plus chers. Ceci le rend plus grave et plus méditatif encore qu'à l'ordinaire et on sent que, dans le fond de sa pensée, habite le cauchemar commun à tous les Français. Mais il ne m'avait jamais manifesté sa hantise par des plaintes ni par des prévisions, quand l'autre jour, chargé de journaux que je parcourais des yeux tout en marchant, je le rencontrai et l'esprit plein de l'imbroglio balkanique, de la retraite russe, du déclanchement imminent, de la « canonnade intense », de Vilna, de Colmar, de Constantinople, de Tarnopol et des Dardanelles, je posai à mon philosophe cette question stupide :

« — Qu'est-ce que vous pensez de tout cela ? »

Il comprit à quoi je faisais allusion, et, du ton le plus calme, répondit : « — C'est un fait divers ».

J'en restai abasourdi : lui, sans s'émouvoir, reprit : « — Oui, un fait divers, terrible dans ses conséquences, mais d'une extrême banalité dans ses causes : en temps ordinaire on en lit de similaires, vingt fois par an, dans les gazettes, et on n'y prête aucune attention. C'est relaté, habituellement, sous la rubrique : *drame d'amour* ».

Je crus à une plaisanterie et comme mon regard sollicitait un complément de clarté, mon philosophe m'attira à l'ombre des arbres et me fit asseoir à côté de lui sur un banc.

« — Il me faudra employer, continua-t-il, pour développer ma pensée, la forme vieillie d'un apologue ; en voici le thème : une grande dame, une très grande dame, parée de tous les attraits et pourvue de toutes les séductions,

domine, sans conteste, son entourage par sa grâce, son élégance, sa beauté, son charme et son esprit ; on la jalouse un peu, mais on vient beaucoup chez elle, car sa maison est la plus agréable et la plus hospitalière de toutes. Ses voisins les plus rigoristes ne peuvent s'empêcher de l'aimer et de l'estimer, en dépit de certaines frasques qui firent beaucoup de bruit dans le monde mais qui n'entachèrent jamais son honneur. Notre grande dame est capricieuse, en effet, mais elle est fière ; elle agit souvent par coups de tête ; pourtant de tous les mauvais cas dans lesquels elle s'est mise, elle est sortie toujours à son avantage et a trouvé le moyen d'affirmer sa bonne renommée dans des aventures où d'autres auraient perdu leur réputation et même la vie. Avec cela accueillante, sans rancune, sans morgue, généreuse, gaie, amusante, un peu coquette, et riche à ne pas savoir le chiffre de sa fortune. Pour la commodité de la fable, de sa fortune à cette grande dame son vrai nom : *France*.

« Nul n'avait jamais songé sérieusement à détrôner une si aimable personne ; c'est à peine si quelques voisins, vite remis à leur place, avaient tenté de pénétrer chez elle sans y être invités ; quand, dans un quartier fort éloigné de sa demeure et qui passait pour très mal famé, naquit, de parents sans le sou, sans nom et sans situation avouable, un pauvre hère qui, tout de suite, témoigna d'instincts grossiers et turbulents, peu en rapport avec son humble origine. Vous l'avez reconnu : nous l'appellerons *la Prusse*. Dès qu'il se sentit de force à jouer un rôle, il fut, comme tout le monde, séduit par les charmes de l'attrayante grande dame : et, tout balourd et mal élevé qu'il fut, il se mit prétentieusement au rang de ses adorateurs, l'imperitinent ! Si elle avait été prévoyante, France aurait dû imposer silence aux prétentions de ce rustre ; et s'en débarrasser pour toujours, mais on s'amusaient bien chez elle, on y vivait à l'aise et confortablement ; à quoi bon perdre son temps, si agréablement employé, à corriger ce malotru ? D'autant que sa convoitise ne se manifestait encore que par un prurit d'imitation qui, chez les natures frustes, est la marque du violent amour.

Le pauvre diable, en effet, quoiqu'il n'eût pas de linge, voulut avoir des palais comme la belle dame qui le fascinait : il s'efforça de singer ses allures, ses nobles façons, ses élégances, ce qui fit rire à ses dépens, sans qu'il obtint seulement un regard de cette France, qui, tout à ses délicats plaisirs, semblait ne pas se douter de l'existence de son balourd imitateur. Celui-ci, tenace et résolu à plaire, se mit en tête d'être bel esprit, quoique, de nature, il fut maladroit et pesant ; pour obtenir ce résultat envié, il attira chez lui quelques-uns des commensaux les plus brillants de la noble dame, mais son espérance fut déçue : il n'en devint ni plus séduisant ni moins gauche, et il en fut pour son ridicule...

Me suivez-vous ?

— Parfaitement : votre apologue en est au premier Frédéric Guillaume imaginant, par ses pompes grotesques, éclipser Louis XIV, et à Frédéric II se frottant à Voltaire et à Maupertuis afin d'essayer de se dégrossir.

— C'est cela même. La Fontaine avait prévu le cas dans sa fable de *l'âne et le petit chien* ; vous vous rappelez : *jamais un lourdaud quoiqu'il fasse ne saurait passer pour galant*. Seulement, l'âne n'a pas bon caractère ; dépit de son insuccès, il se met à braire et à ruer en constatant qu'il n'acquerra jamais l'agilité et la grâce de son modèle. Et voilà l'amoureux déconfit qui se fâche ; puisque la grande dame le dédaigne, il saura bien la prendre de force. Profitant de ce que chez elle, par suite d'un engagement de personnel, tout était au désarroi...

— 1792, insinuai-je.

— Précisément, — confiant dans la solidité de ses gros poings, il pénètre chez elle et la prend à la gorge. Mais France pousse le cri d'alarme ; tous ses enfants accourent, bousculent le rustre, le jettent dehors, le poursuivent jusque dans sa demeure et le laissent pantelant, baillonné, réclamant grâce. France n'avait qu'un signe à faire et c'en était fini du butor ; mais elle est généreuse, elle pardonna...

— 1807.

— En quoi elle eut tort, car à peine remis

des horions reçus, le rancunier prussien ameuta tous ses voisins, revint avec eux vers la maison de la belle, et tandis que les autres cherchaient à y rétablir l'ordre, lui, en vrai soudard, pillait, volait, buvait le vin, vidait les armoires, se vautrait et s'appliquait à barboter tout ce qui lui tombait sous la main ; même il ne consentit à se retirer bien repu qu'après avoir subrepticement fourré dans sa poche les clefs de la maison, afin d'y rentrer quand il lui plairait.

— C'est 1815.

— Vous y êtes ; et vous comprenez qu'après un tel esclandre, il ne pouvait plus prétendre à se poser en soupirant. Sa brutale convoitise s'était exaspérée, d'ailleurs, d'avoir entrevu le luxe et le bien-être de l'enchanteresse, qu'il haïssait maintenant à mesure qu'il prenait davantage confiance de sa propre infériorité. Il y a bien longtemps qu'un penseur a remarqué que, chez les âmes basses, la haine n'est autre chose qu'un amour déçu. Le Prussien, dévoré d'un effréné désir de possession, prépara son coup dans l'ombre pendant soixante ans et, certain que France l'avait oublié, il profita de ce qu'elle se grisait de fêtes, pour se ruer de nouveau sur elle, bien décidé à *l'avoir*, cette fois, fût-ce éborgnée. La situation est connue : elle a servi aux dramaturges : « — Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » Le pleutre n'assassina pas, car il avait alors plus soif d'argent que de sang : seulement il râfla tout ce que contenait le coffre-fort de la vaincue et prit à celle-ci deux de ses enfants qu'il emmena chez lui en captivité.

La pauvre France pleura beaucoup ; ses amies, toujours un peu jalouses de ses succès dans le monde, n'avaient point été fâchées, d'abord, de la voir humiliée ; mais elles regretterent bien vite la victoire du brigand, car celui-ci, gorgé de l'or volé, montrait une insolence de parvenu, se carrait dans son opulence de rapines, se déclarait effrontément le plus séduisant des êtres, le plus intelligent, le plus brave, et dans son extravagante fatuité, se disait capable de tenter avec succès n'importe quelle conquête. Au fond, sa rage bouillonnait plus âcre que jamais : sa victime n'était point morte des coups qu'il lui avait portés, et elle avait bien vite repris la place que sa haute naissance et ses titres lui assignaient. C'était autour d'elle que se rangeaient de nouveau les adorateurs, et lui restait méprisé, honni, tenu à l'écart, n'ayant pour amis que des gens tarés ou des poltrons...

— La Turquie, l'Autriche.

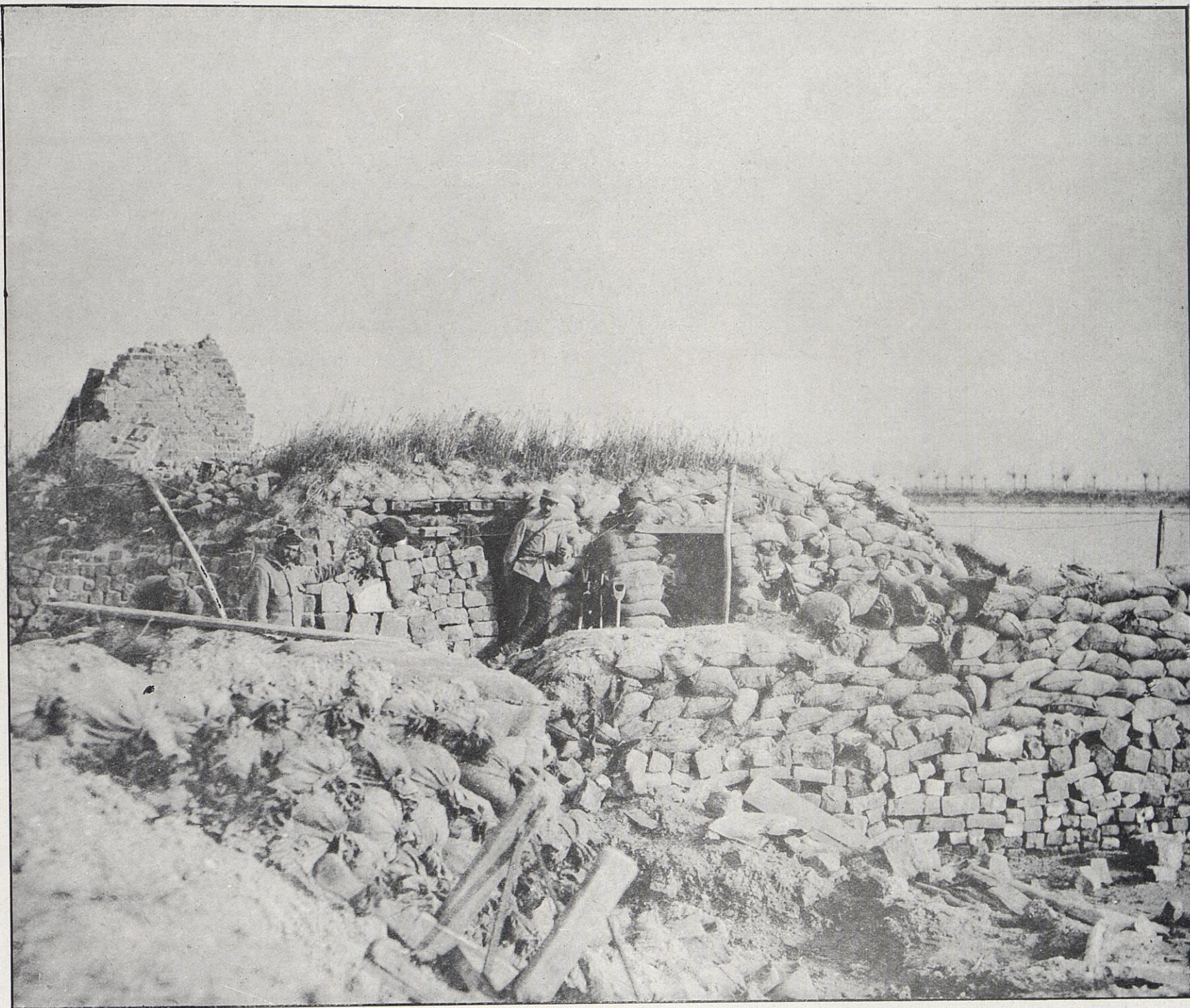
— Si bien qu'il en arriva à la démence furieuse : cette France dont il n'avait pu, durant des siècles de platitude, de brutalités, d'hypocrisie, de faux semblants de déférence, obtenir un sourire ni un serrement de main, il résolut de l'anéantir. Et vous voyez que les apologues ne sont point choses vaines, puisque voici la tragique histoire de trois cents ans de luttes et de guerres réduite à la simple anecdote du *ver de terre amoureux d'une étoile*. Mais un apologue, pour être bon doit être court, et celui-ci n'a déjà que trop duré.

— Et ça finira... Comment ?

— Comme finissent tous les romans entre les vers de terre et les étoiles. Le ver, à force de s'agiter, se noie dans sa fange, et l'étoile, radieuse, poursuit sa course dans l'azur. Ou, mieux encore : vous m'avez trouvé, l'autre jour, occupé à contempler le mouvement d'un tourne-sol, évoluant lentement sur sa tige afin de suivre, comme par une attraction irrésistible, la course du soleil : l'effort de l'humble fleur fascinée est presque émouvant, tant elle y met de servilité et d'obstination. Mais si, à force de fixer « l'astre du jour », elle se croyait devenue son égale ; si elle s'imaginait représenter les produits d'une miraculeuse culture, prenant pour des rayons de feu ses pétales jaunes, sa tige rugueuse pour l'axe du monde ; si, folle d'orgueil, elle prétendait éclairer l'univers, — un bon coup de pioche aurait vite raison de ces ambitions démentes et jetterait au fumier tige, pétales, faux rayons et outrecuidantes vanités.

— Vous voyez bien, termina mon philosophe, qu'ici mon apologue déraile, puisqu'il m'amène à comparer la Prusse à une fleur, ce qui, jamais, ne viendra à l'idée de personne, cette fleur fût-elle, de toutes, la plus prétentieuse, la moins agréablement odorante et la plus vulgaire.

G. LENOTRE.



LA MAISON DU PASSEUR. — Les derniers communiqués belges ont reparlé de cette position que nos « joyeux » ont héroïquement enlevé au mois de novembre dernier. Voici ce qu'il en reste aujourd'hui. A droite, derrière l'inondation, on devine la première ligne ennemie.

### L'YSER, TOMBEAU DES ALLEMANDS

Il y aura un an, le mois prochain, qu'eut lieu cette formidable tuerie dite : bataille de l'Yser, où, des semaines durant, les efforts des ennemis se brisèrent contre une ligne infranchissable. Ils perdirent, là, deux cent cinquante mille hommes et ainsi échoua leur seconde grande offensive, comme avait échoué la première, en septembre, dans les plaines de la Marne.

Ils eurent beau s'acharner ; l'inondation acheva l'œuvre des alliés, et, selon les termes d'un compte rendu remontant à cette époque, ils furent définitivement chassés de cette région « dont le sol était gorgé de leur sang ». On se demande encore maintenant, comment les Belges, sous le feu de l'ennemi, parvinrent à sortir de leurs tranchées, à traverser la largeur de l'Yser et à s'y installer solidement, après y avoir pris pied. Ils réussirent pourtant cette opération jugée impraticable et, dès lors, toutes les tentatives répétées des Allemands pour assécher l'inondation n'ont pu aboutir ; ils n'ont pu réussir davantage à déloger les occupants. Les tranchées actuelles de ces derniers, dans cette région, présentent un caractère d'installation tout à fait caractéristique. On dirait d'une ville véritable : ville souterraine coupée par des rues, des ruelles et des impasses, avec chambrées, postes de secours, postes d'officiers. Il faudrait le fil d'Ariane pour se retrouver dans ce dédale, hormis pour ceux qui y vivent aujourd'hui et y ont organisé des conditions d'existence, somme toute, assez acceptables, au prix de quels efforts. On se rend compte de ce qu'ils ont pu exiger de volonté et d'énergie, ces efforts, lorsque l'on sait que tous les matériaux nécessaires à la

construction et à la consolidation de cette cité de taupes, sans parler de l'accumulation des vivres et des munitions, ont dû être amenés là à la faveur de la nuit, de plusieurs kilomètres en arrière, et à dos d'hommes. Que ne peut-on attendre des soldats qui les ont fournis,

Le côté anecdotique ne perdant jamais ses droits, même dans les plus tragiques circonstances, on nous permettra de rappeler ici, d'après M. Pierre Nothomb qui nous l'a révélé, que c'est sur l'Yser qu'un nouveau mot est né pour caractériser « la tenue, l'accent, la décision du soldat belge », qui lors de ces terribles journées, ayant été à la peine, mérite, à présent d'être à l'honneur. Tandis que nous dénommons « poilus » nos braves troupiers, les Belges qualifient les leurs de *jas* (il faut prononcer *Ias*).

« Le *jas* n'est pas raffiné. Il porte mal un uniforme propre. Il se lave, mais il est mal rasé... »

« Il a les bras ballants. Magnifique à la revue, il est, au repos, un peu « va comme je te pousse... »

« Il parle peu, mais ses mots sont marqués au coin du bon sens.

« S'il appuie sur les mots, c'est qu'il appuie sur les idées.

« Il n'a pas l'esprit éblouissant et léger, mais un humour « formidable » un immense rire intérieur.

« Il est très calme. Le jour où les Allemands ont employé pour la première fois, sur l'Yser, leur artillerie lourde, ils ont débuté par des projectiles de vingt-huit livres, ils ont continué par des marmites qui en pesaient soixante-dix. Il a dit, simplement : « Maintenant, j'attends les tonneaux ».

« Il n'a pas de panache, tout en admirant le panache. Il fait consciencieusement et obstiné-

ment son devoir. Il respecte sa consigne jusqu'à la mort. Il le fait naïvement et sans pose.

« Il faut le voir dans les patrouilles et à l'assaut. Au cri de « En avant » il ne s'arrête plus.

« De l'avis de tous ceux qui l'ont vu combattre, c'est l'un des premiers fantassins du monde.

« Il frappe dur au combat. Il est, devant la mort comme un petit enfant ».

— Embrassez-moi, dit l'un d'eux, mortellement frappé, à son sergent, je penserai que c'est mon père.

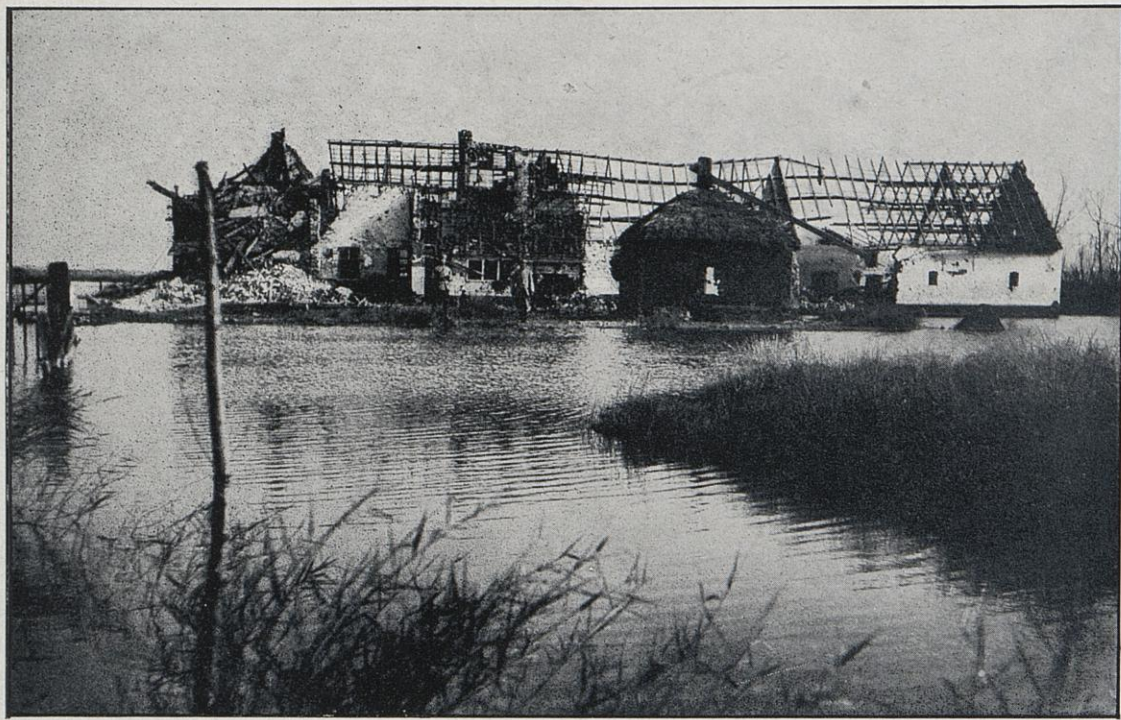
Et vous aussi, caporal, ajoute-t-il, en s'adressant à ce dernier, *comme si c'était maman*. Et après que, sur sa demande, on a récité les prières des agonisants, il expire, paisible.

Voilà le type de ces braves qui ne le cèdent en rien, on en peut juger, à leurs alliés d'Angleterre, les *Tommies*, et à leurs camarades de France, les *Poilus*. Voilà le *jas*, héros modeste qu'il faut saluer au passage et qui a reçu le baptême sur les rives glorieuses de l'Yser.

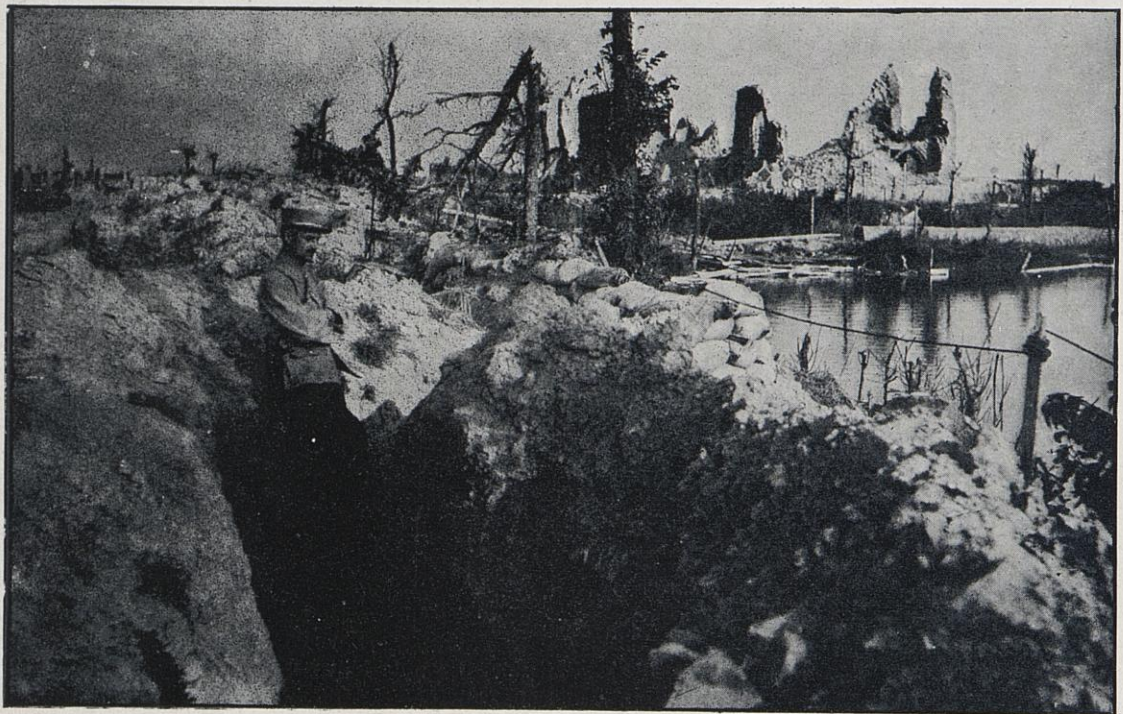
Nous retrouvons dans un journal de l'an dernier quelques indications qui nous permettront de placer sous les yeux de nos lecteurs le décor dans lequel se déroula la sanglante tragédie.

Tout le long de la mer, depuis la frontière française jusqu'à Middelkerke, des dunes, souvent fort hautes, se déroulent, sur une largeur de deux ou trois kilomètres. Elles furent déjà, au temps de Louis XIV, le théâtre de l'une des plus brillantes batailles de l'histoire, et de nos jours elles se sont prêtées, par leur nature même, à une guerre toute différente. Si le grand Condé y caracolait sur les crêtes, on s'y est battu, maintenant, sans se voir.

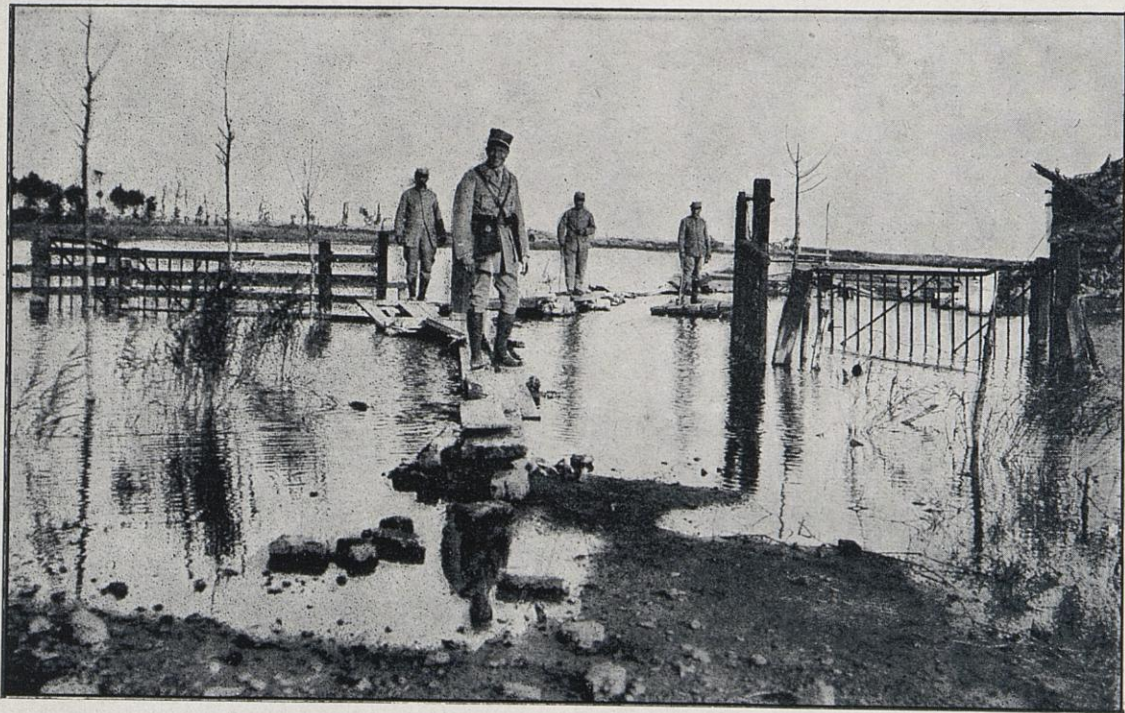
Nieuport, où l'Yser rejoint la mer, se trouve à peu près au centre de cette guirlande de collines,



DANS LES PLAINES INONDÉES DE LA BELGIQUE. — La ferme du Canard, jadis riche et prospère, fait îlot dans les inondations.



L'ÉGLISE DE SAINT-GEORGES. — Vue prise d'un boyau d'accès; à droite, l'inondation; au centre, les ruines de l'église.



L'INONDATION DE L'YSER. — Passerelle servant aux communications des troupes avec les tranchées alliées.

Le petit fleuve, élargi en chenal, coupe celles-ci, protégeant la vieille ville. La boucle qu'il fait, depuis son entrée en Belgique, jusqu'à la mer, enferme non seulement la plus pittoresque partie des dunes, mais aussi, la belle région de Veurne Ambacht qui se trouve derrière elle; beau pays de prairies, de canaux et de gros villages. La défense de l'Yser, dernier fossé étreignant la dernière terre belge, prenait donc un sens symbolique particulièrement émouvant. C'était la résistance à tout prix d'une nation qui veut sauver d'une mort, même momentanée, la suprême réserve de son sol. Elle y est parvenue de la façon héroïque que l'on sait, pour la plus grande surprise du kaiser qui s'était imaginé qu'il n'avait qu'à pousser son armée sur les Flandres, pour briser définitivement les troupes anglaises et les débris de l'armée belge.

« Il comptait, par cette double manœuvre, renverser l'aile gauche des armées alliées, puis s'emparer de Dunkerque, et ensuite de Calais et de Boulogne.

« Son armée avait donc été considérablement renforcée dans ce but, et elle porta son effort sur l'Yser, entre Nieupoort et Dixmude avec Dunkerque comme objectif; sur la ligne Ypres-Armentières, et sur La Bassée.

« Sur la ligne de l'Yser, les Belges, appuyés par les Anglais, ont disputé le passage de la rivière et du canal, avec une tenacité extraordinaire, et les jours où leurs adversaires réussirent à le forcer, ils ouvrirent les écluses et inondèrent le pays.

« Les Allemands, qui n'avaient pas songé à ce facteur redoutable et irrésistible qu'est l'inondation, ont été réduits par son fait à une retraite précipitée autant que désastreuse.

« Si, comme on l'a dit alors, Guillaume est venu examiner le terrain envahi par les eaux, il a pu constater une fois de plus la faillite de la stratégie et de la tactique allemandes ».

Cette lutte épique dans le Nord inspirait, l'an dernier, à cette époque, les considérations suivantes au correspondant de guerre du *Berliner Tageblatt* :

« La plus grande bataille de la guerre se développe actuellement entre Lille et Dunkerque. Cette bataille est pour nous une question de vie ou de mort, parce que de l'issue de cette mêlée dépendra le sort des opérations allemandes en France ».

En effet, il était pour les Allemands d'une importance décisive de réussir une trouée, et l'on s'explique ainsi leurs efforts désespérés dans une région qui ne leur offrait point d'avantages tangibles. L'événement, on l'a vu depuis lors, ne les a point servis, et ils ont conservé des combats de l'Yser un souvenir terrifiant.

C'est pour se venger de cette sanglante défaite qu'en véritables Vandales, nos ennemis bombardèrent Ypres, détruisirent son Hôtel de Ville et ses Halles célèbres, deux incomparables joyaux d'architecture gothique, et firent sentir le contre-coup de leur rage avec les abominables représailles d'Arras, de Reims et de Soissons qui soulevèrent la réprobation du monde entier.

On signale dans les régions du Nord, aux plus récentes nouvelles, une recrudescence d'activité, de la part de nos intrépides aviateurs dont les raids hardis ont causé à l'ennemi de sérieux dommages. En outre, les navires et les avions alliés ont pratiqué un nouveau bombardement des côtes belges. D'après une correspondance du *Telegraaf*, de Bruges, voici ce que nous en avons appris :

« Les positions allemandes, commençant à Middekerke, et s'étendant jusqu'au delà de Westende, d'où elles menacent les positions belges, à Lombaertzyde, de même que les hameaux qui bordent la côte, et les positions de Raverzyde et de Slykbrugge ont été soumises à une véritable rafale d'obus par l'artillerie de terre belge,

« Plusieurs constructions militaires furent sérieusement endommagées. Des obus furent lancés sur le quartier du port et sur la station électrique d'Ostende. Le port ainsi que les phares ont beaucoup souffert. Le nombre exact des victimes n'a pas pu être encore exactement déterminé. Toutefois, on a su que les Allemands avaient enterré un grand nombre d'ouvriers militaires et de soldats dans les dunes.

« A Ostende, à Bruges, à Thourout, les blessés arrivaient en foule, et d'après leur nombre on pouvait juger que l'affaire avait été sérieuse et avait mal tourné pour les Allemands. Il apparaît d'ailleurs, à bien des indices, que l'heure approche où leurs réserves et leurs munitions seront épuisées, et il suffirait pour s'en convaincre de constater le nombre, de jour en jour croissant, des pessimistes d'outre-Rhin, et de prêter l'oreille aux bruits de paix prochaine que l'on fait courir dans les milieux officiels ».

Tout cela est fait pour nous donner plus que jamais bon espoir. Il n'en est pas de même à Berlin où l'on en arrive à admettre que, même en cas de victoire, la situation du pays serait pire qu'après une guerre de trente années.

P. DE C.



AUX DARDANELLES. — Les gros vaisseaux alliés débarquent, dans la baie de Seddul-Bar, de nouvelles troupes, que d'innombrables embarcations légères transportent vers les camps de la côte.

### ENVER TEL QU'IL EST

D'allure effacée, l'air d'une fille dont il a la beauté : de taille petite, la poitrine étroite, le torse creux ; la tête énorme et toujours inclinée en avant laisse pourtant voir sous une arcade sourcilieuse profonde un regard énigmatique et fuyant.

L'aspect général surtout quand il porte la capote, rappelle beaucoup celui de l'homme qu'il s'ingénie à imiter, Napoléon Bonaparte.

Particulièrement, de profil, la ressemblance s'accuse étonnamment, il n'est jusqu'à la forme du fez qui dans cette position ne complète l'illusion.

Nous qui avons approché l'homme durant ces deux dernières années, et qui l'avons vu chez lui, nous avouons avoir toujours été impressionné par cette silhouette évocatrice apparue au tournant d'un vestibule ou dans l'embrasure d'une fenêtre. Simple de tenue et de manières, avare de paroles



Le dictateur turc Enver.

— têtue et renfermé, Enver reste difficilement pénétrable.

Qu'a été et qu'est donc en réalité à cette heure historique, ce jeune homme de trente-cinq ans, qui tient entre ses mains inexpérimentées, une parcelle du sort de l'Europe et a pu, un moment, inquiéter le monde entier, au point de reléguer au second plan son complice Guillaume II ?

Comment ce jeune Turc d'intelligence médiocre, d'esprit peu cultivé, d'origine obscure, a-t-il pu arriver à la situation qu'il occupe et traiter d'égal avec celui qui ambitionnait d'être appelé « *Kaiser der Welt* » ?

On sait depuis longtemps que sous son apparence de modestie couvent une ambition et un orgueil démesurés, servis, on l'a vu par les derniers événements, par une chance qui ne s'est jamais démentie, une réussite déconcertante; cet homme a toujours vu s'exaucer ses desirs les plus fous, et réaliser ses projets les plus ambitieux, ce qui a fait naître et maintient encore en lui aujourd'hui la foi inébranlable en son étoile.

Si l'on remonte à l'origine de cette carrière, on trouve tous les siens serviteurs du prince deuxième héritier Medjid Effendi que tout jeune déjà, Enver a su séduire, et qui entretint sa bourse de jeune homme; — puis nous le trouvons petit employé des postes, avec toute la coterie jeune-turc de Salonique. Talaat également dans le même emploi, et qui domine déjà avec ses manières hardies et son insouciance de tzigane le jeune ambitieux — puis Djemal Djavid, etc., tout l'espoir de la Turquie, la belle époque des rêves de liberté, tous espèrent et réussiront à pousser Enver au Seraskierat, qui devra représenter l'élément militaire derrière lequel on s'abritera si les déceptions surviennent.

De cette époque date son éducation, à laquelle les Boches donnèrent la dernière main; il ne leur était besoin d'être grands psychologues, pour trouver le défaut de la cuirasse du jeune officier; rien n'est donc négligé pour le subjuguier. Enver a le don des langues: il possède l'allemand comme salangue maternelle; il a appris depuis le français, l'arabe, l'italien — un peu d'anglais et naturellement le

grec; si tous les Orientaux ont cette faculté, Enver Pacha la possède au plus haut point; il se pique d'être polyglotte, et a eu même dernièrement la pensée d'apporter des réformes à la langue turque.

Connaissant les ambitions de l'homme, les Allemands cherchèrent à l'éblouir et ils y réussirent. Ils y réussirent d'autant mieux que Enver incarne le militarisme, manière allemande. On lui fit visiter les usines Krupp; il vit les quarante-deux et tous les spéciaux que nous connaissons trop, on flatta ses goûts militaires jusqu'à l'hypertrophie, on le grisa du pas de parade; revues, défilés, rien ne fut épargné. Guillaume espérait avoir bientôt la main sur celui qui allait devenir... son ami. Enver de son côté, oubliant que sa religion interdisait toute association militaire avec un chrétien, revint de Berlin muni d'une religion nouvelle, le Turco-bochisme, si l'on peut dire.

Qu'ont pensé l'un de l'autre à cette époque et que pensent-ils encore aujourd'hui l'un et l'autre, ayant tous deux de grandes similitudes de caractère et la même ambition (corsaires contre corsaires ne font pas souvent leurs affaires).

Nous connaissons les ambitions de l'homme, voyons donc ses capacités.

Actif, exact, avec beaucoup de suite dans les idées, (ce qui le distingue de ses compatriotes) Enver s'est révélé excellent administrateur. Persévérant jusqu'à l'entêtement — insensible au découragement, il a l'âme du conquérant et du joueur, ce qui est d'ailleurs inséparable; s'étant mis tout jeune à la table du jeu Politique, il espère follement y conquérir le monde.

Est-il intelligent, a-t-il une réelle valeur, cela, nous ne le pensons pas; d'où lui viennent donc la force et surtout l'intelligence qui le soutiennent et qui le guident ?

Si l'on suit Enver dans tous les actes saillants de sa vie, on trouve partout, à tous les instants et toujours dans son ombre, Ahmed-Bey son père, homme rude, commun, brutal, grossier et vulgaire, ayant le type énergique de l'Albanais, qui nous semble jouer auprès de cet enfant terrible le rôle d'un Lucien Bonaparte.

Toute la famille espère vivre à l'ombre de l'enfant prodige; à l'encontre de Bonaparte, tous concourent au succès. Comme son idole Napoléon, Enver a le culte de la famille et du foyer.

Aidé, soutenu, encouragé, guidé, nous allons le voir joueur toujours heureux gravir les échelons qui lui ont permis d'arriver au pouvoir, sinon sans efforts, ni sans crimes, du moins sans valeur.

Ce sont d'abord les événements de la première Révolution; puis, après le retour des Vieux-Turcs, la guerre de Cyrénaïque, où on retrouve encore tous les maîtres de la famille et qui y font, l'enfant prodige en tête, ma foi très bonne figure. Tous s'y livrent à des actes de véritable héroïsme. Enver suivant son étoile, servi par son physique, séduit

la fille du grand Snoussi dont il est ensuite le favori. Ayant appris l'arabe, aussi aisément que l'allemand, il subjugue les tribus et parvient chose presque incroyable à les milicer régulièrement et à faire accepter aux fils du désert, l'embrigadement.

La guerre balkanique prenant mauvaise tournure, Enver obéissant à sa destinée quitte une belle nuit l'Afrique, plante là le grand Snoussi et sa fille, se jette à corps perdu dans le grand drame politique. Il exécute de sa main (dit-on), l'assassinat de Nazim Pacha. Il assassine aussitôt après Mahmoud Chefket pacha et s'installe dans son poste de ministre de la guerre où nous le voyons encore tout ému pour la première fois et se reconfortant dans les bras de son père. Charmante famille !

Puis, toujours suivant son étoile, il profite de la dissension inespérée survenue entre Bulgares, Grecs et Turcs pour, enfonçant une porte ouverte, faire une entrée théâtrale à grand spectacle, en conquérant, dans Andrinople reprise.

Rentré auréolé à Constantinople, il prend ses précautions pour l'avenir, afin de rendre sa personne invulnérable; il a réussi à séduire Mohamed V, le sénile sultan qui l'adore et qui oblige sa nièce, dont il fait tuer le frère, malgré ses prières et ses larmes, à l'épouser.

C'est dans cette apparente quiétude qu'il commence à soigner sa publicité. C'est l'époque des peintres, des architectes, des tapissiers. Un palais magnifique s'édifie à Orta-Remy, au bord du Bosphore, avec dépendance agrémentée de yack. C'est dans cette résidence que nous le vîmes.

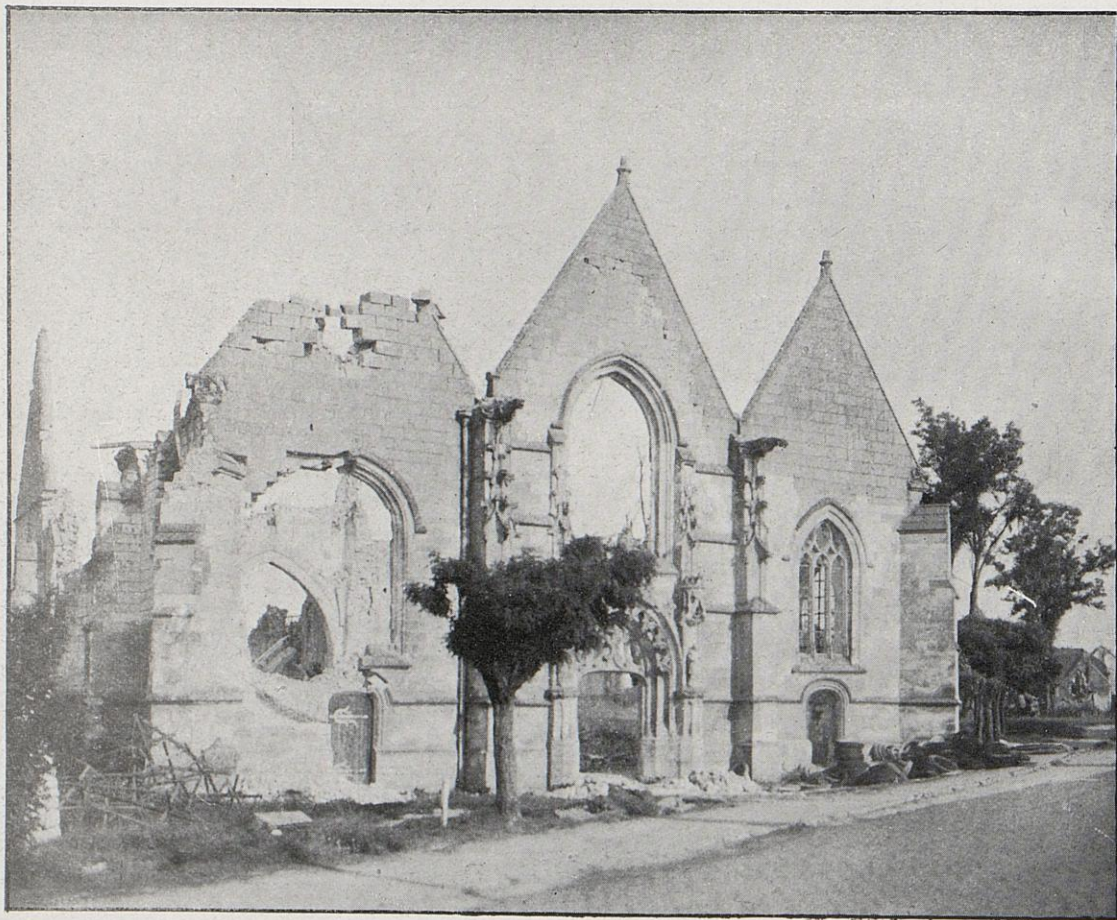
Immuablement tranquille, et calme en pleine guerre, Enver s'installe comme pour l'éternité. Il soigne son effigie qui prendra sans doute bientôt au bout d'une corde.

C'est dans ce palais que nous le vîmes, contemplant, avec quelles réflexions, shakespeariennes les fenêtres d'en face. Celles du palais de Baylerbé — ô ironie des choses — qui fait vis-à-vis au sien de l'autre côté du merveilleux Bosphore et où il lui est loisible d'apercevoir la mince et inquiétante figure du criminel célèbre qui l'a précédé dans l'histoire de la Turquie, celle du Sultan Rouge.

Dans ce palais d'Orta-Rémy, résidence du Napoléon-Turc, où l'on pénétrait naguère encore librement, tout respirait la sécurité. Tout a bien changé depuis deux mois: la police veille. Si y pénétrant on jette autour de soi un regard qui essaie de pénétrer l'âme du maître on découvre à terre, dans un coin, derrière un vieux fauteuil, un portrait d'Eulenburg... ! Si l'on pénètre dans le bureau où autrefois trônait un portrait de Napoléon à l'apogée, on y voit une gravure bien connue qui le remplace et qui laisse profondément rêveur: celle de Napoléon à Sainte-Hélène.

Ici encore il y a similitude mais nous ne pensons pas que cette épopée finisse par un exil.

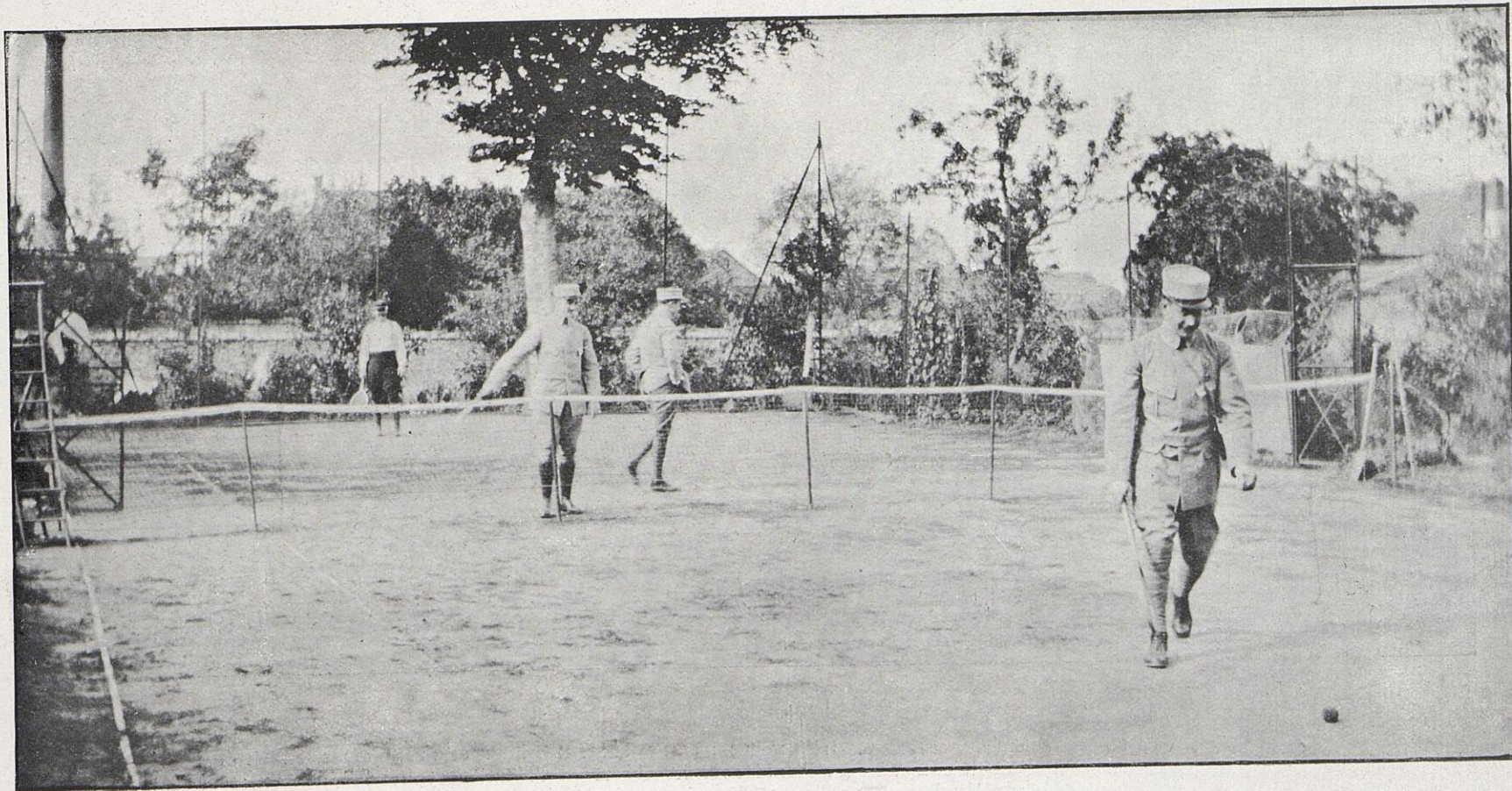
G. C. MICHELET.



L'ÉGLISE DE LIÉHON. — Cette localité de la Somme est l'objet d'un bombardement incessant de l'artillerie allemande. L'église n'est plus que ruines; elle représente pourtant à peu près tout ce qui reste du village. Notre photographie a été prise à environ 400 mètres des tranchées ennemies.

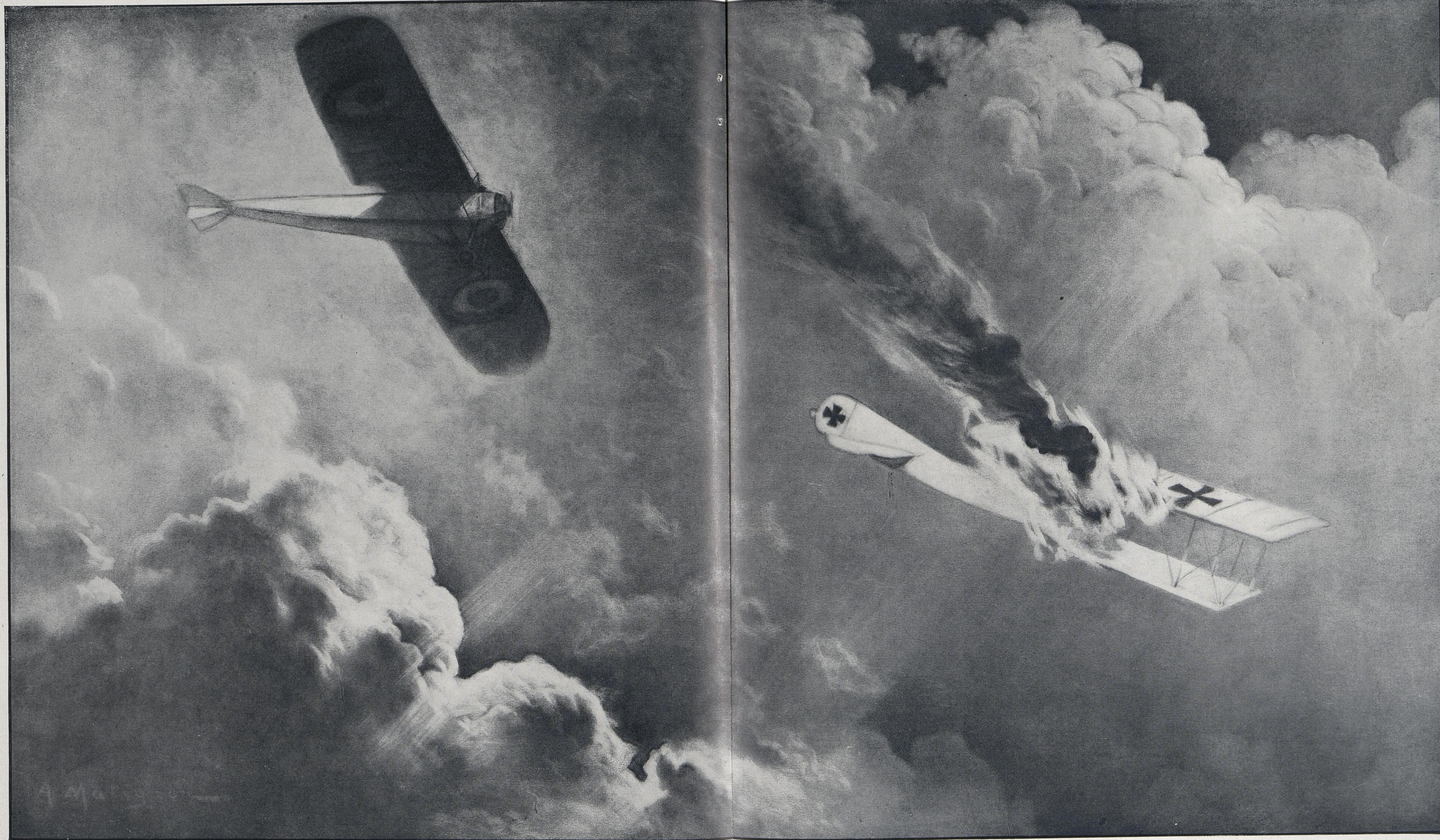


LE DÉJEUNER EN ARRIÈRE DU FRONT. — Ne dirait-on pas de quelque fête foraine dans la banlieue de Paris, ce déjeuner en plein air de nos soldats qui reviennent du feu ou qui se préparent à y aller? Gaieté, entrain, appétit, — la chère est bonne et variée et le soleil d'automne est de la fête.



UN MATCH DE TENNIS. — Nos soldats et leurs officiers n'oublient pas qu'ils appartiennent à une génération sportive; les jeux les plus élégants les tentent encore. Quelques raquettes, un court de fortune, et voilà une partie qui fera oublier les longues heures de tranchées.

LES BONS MOMENTS DU FRONT



LA GUERRE DANS LE CIEL : UN AVION FRANÇAIS ABAT UN AVIATIK (Dessin de A. Matignon).

C'est un événement qui se produit très fréquemment, là haut, très haut, et que, d'après le récit de l'aviateur français qui y triompha, a noté un peintre de talent, très familiarisé avec les choses de l'aviation et très habitué aux aspects des paysages célestes. Un aviatik était venu pour survoler la grande ville ouverte qui, tout à côté des lignes ennemies, continue à vivre et à travailler avec une activité si intense. Immédiatement l'un des beaux oiseaux de France prit son vol et courut sus à l'oiseau de proie étranger. Quelques minutes de

chasse, quelques manœuvres savantes, et notre avion approchant l'ennemi sous un angle favorable, lui envoyait une pluie de balles.... Le réservoir à essence est crevé, le liquide s'enflamme... Atteint à mort le faucon boche, après un ou deux soubresauts, s'abat et, à une allure vertigineuse, boule de feu éblouissante, vient tomber dans nos lignes. Le fait est d'hier et vous l'avez lu dans les communiqués. Quant au brave qui, dans le ciel, accomplit l'action d'éclat, on ne le nomme pas ! Les héros, chez nous, demeurent anonymes.



UN ENTONNOIR ORGANISÉ EN LORRAINE. — Un «entonnoir organisé» c'est une expression qui revient souvent dans nos communiqués. Cette photographie permettra de se rendre compte de ce qu'elle exprime : galeries, abris, gabions, sacs de sable et le reste ; un entonnoir organisé, c'est en quelque sorte, comme il est facile de le voir ici, une position devenue inexpugnable.



● UNE TRANCHÉE SUSPENDUE DANS LE NORD. — C'est sur la Scarpe qu'elle a été construite récemment pour remplacer la tranchée construite en plein sol que l'inondation rendait inoccupable. Elle se dresse sur la rivière comme un balcon et sa solidité égale son pittoresque.



CHEZ NOS HÉROÏQUES AMIS, LES SERBES. — Les routes en ce vaillant pays qui, depuis si longtemps, connaît les horreurs de la guerre, sont pittoresques et accidentées, tant de lourds convois d'artillerie y ont passé ! Et puis les grandes voies ont été pourvues de moyens de défense; si souvent elles se transformèrent inopinément en champs de bataille !

### LA SERBIE HÉROÏQUE

L'admirable petit peuple qui a donné au monde de si émouvantes preuves de sa vaillance superbe, de son énergie inlassable, et de sa grandeur d'âme antique, s'apprête encore gaillardement à reprendre la lutte — pour la quatrième fois, depuis trois ans, — contre les ennemis qui tenteront de s'approcher de ses frontières, quels qu'ils soient et quelque

forts ou imposants qu'ils affirment être. L'Autriche-Hongrie, l'Allemagne gonflant la voix, faisant les gros yeux, menant un bruit du diable avec leur artillerie lourde, la Bulgarie si oublieuse et si déconcertante, annoncent qu'elles vont fondre sur la petite nation serbe déjà fatiguée par tant de mois et d'années de combats ! Pas une minute la magnifique résolution des Serbes n'a faibli ! Ils s'apprentent à nouveau à faire ce qu'il faudra pour préserver

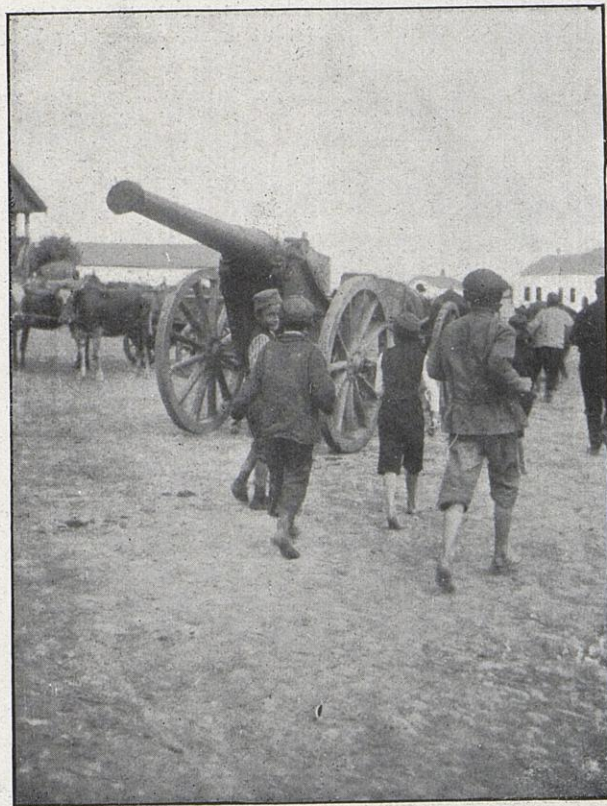
contre tant et de si forts ennemis le sol sacré de leur patrie. Pas une plainte, pas une marque de lassitude ! Les sujets du roi Pierre I<sup>er</sup> se massent et se concentrent à nouveau; ils mettent en batterie leurs canons, — dont, paraît-il, un certain nombre venus d'Occident, ont la voix tout aussi forte et tout aussi bruyante que les pièces amenées en grande cérémonie par les Allemands... Nous allons encore avoir à enregistrer de magnifiques prouesses et nous assisterons, à nouveau, à des exploits comme ceux dont certes nous n'avons pas perdu le souvenir ! Qu'il s'agisse de la guerre de 1912, où les alliés balkaniques s'étaient réunis pour arracher la Macédoine et la Thrace à la domination ottomane : qu'on repense à la campagne de 1913 où Serbes et Grecs eurent à résister tout à coup à l'attaque odieuse et sauvage de leur alliée de la veille, la Bulgarie ; qu'il soit question de la terrible offensive de 1914 où l'empire d'Autriche-Hongrie se jeta sur le petit Etat voisin, croyant bien le réduire aisément à merci, toujours les Serbes accomplirent des prouesses qui nous arrachèrent des cris d'admiration, et qu'ici même, en ce journal, nous fûmes heureux de célébrer de notre mieux chaque fois qu'elles se produisirent.

Cette fois encore, que les assaillants y prennent garde ! En s'attaquant à nouveau à cette rude et superbe race, ils se vouent aux terribles mésaventures ! En décembre dernier, on vit l'armée serbe, affaiblie pourtant par deux guerres successives et récentes, non seulement empêcher les forces austro-hongroises de pénétrer sur son territoire, mais encore prendre l'offensive et, dans l'espace de

trois semaines, rejeter au delà de la Save et du Danube l'armée d'invasion qui ne comptait pas moins de 350.000 hommes. Aujourd'hui la situation sera bien changée, bien plus dangereuse pour les adversaires de la Serbie, car l'armée du roi Pierre I<sup>er</sup> est plus forte et mieux organisée, les mesures de défense prises sont bien plus complètes qu'à l'époque dont nous parlons. On calcule que, maintenant, pour envahir la Serbie il faudrait,



On ferre d'une façon spéciale les bœufs pour leur permettre de traîner les grosses pièces d'artillerie qu'ils promèneront à travers les sites accidentés.



Voici l'un des gros canons serbes se rendant à son nouveau poste de combat, traîné par une longue théorie de ruminants.



L'intendance et les ravitaillements serbes peuvent sembler un peu primitifs, mais malgré la rusticité de leur allure, partout ils suivent les combattants et les approvisionnent à souhait.



Le Serbe adore la musique et sait produire de délicieuses mélodies, mélancoliques et douces, grâce à des instruments un peu compliqués.



Voici une infirmerie serbe; elle est installée en plein air et les malades y guérissent vite. Chaque jour les soldats blessés viennent à la visite du médecin se faire panser. Puis un beau matin, ils se sentent suffisamment guéris, et repartent au front.

disposer non pas de quatre à cinq cent mille hommes, comme disent les journaux allemands, mais bien de 750.000 ou 800.000 hommes pourvus d'artillerie lourde et de tous ces fameux accessoires qui servent à présent à combattre entre nations civilisées.

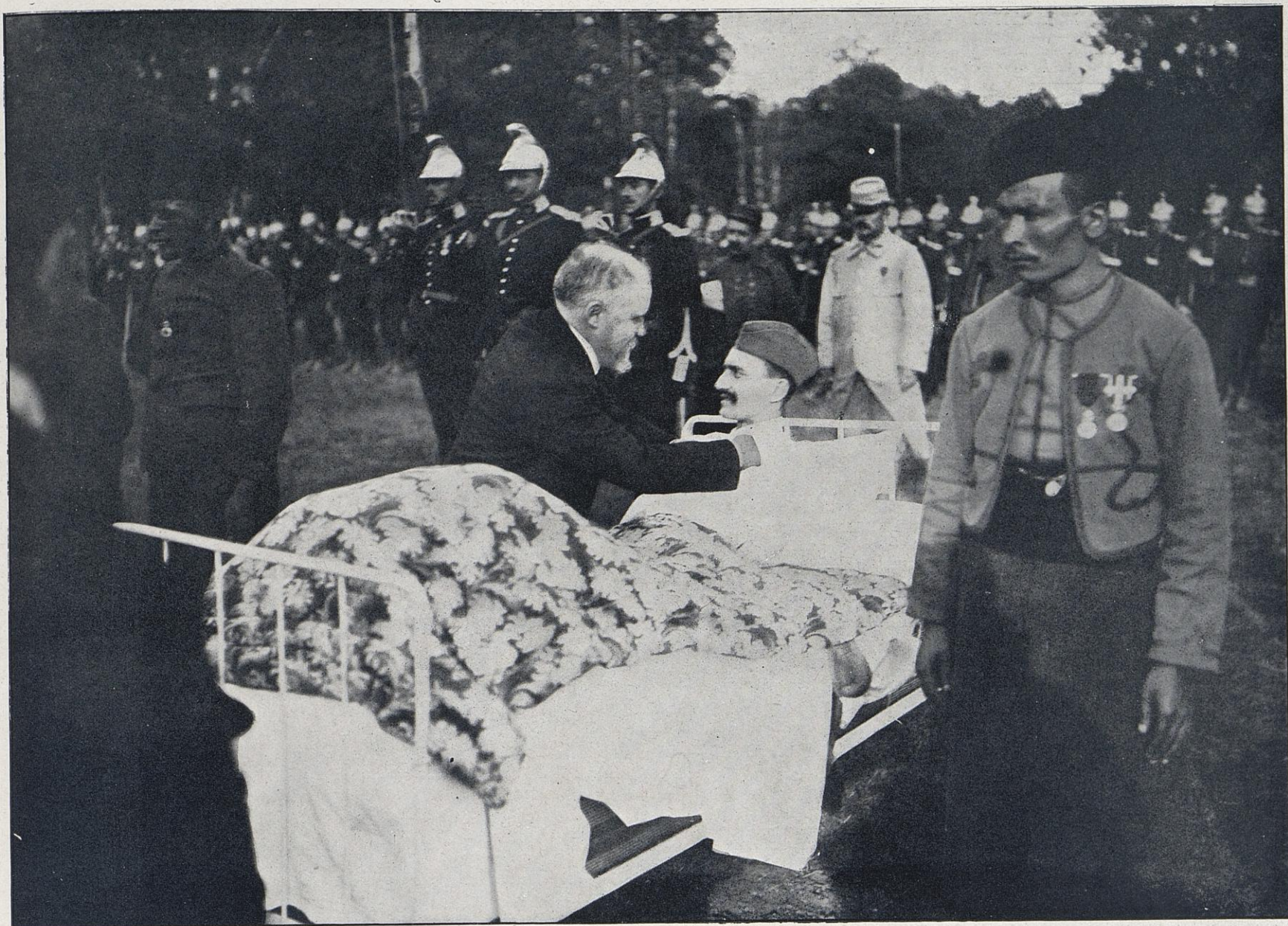
Et puis, avec toute la presse française, avec l'opinion publique unanime sur ce point, avec le sentiment général des nations alliées nettement exprimé à cet égard, nous espérons bien qu'en face d'eux les assaillants trouveraient aussi sur la terre serbe toutes les forces dont les alliés disposent dans la Méditerranée. Voler au secours de la Serbie : cela nous devons le faire ; il est impossible que nous ne le fassions pas. La Serbie s'est montrée pour nous une alliée infiniment précieuse et fidèle ; avec un admirable désintéressement, dans le but de sauvegarder la paix dans les Balkans, elle a consenti à tous les sacrifices que nous lui demandions ; elle a bien voulu accorder à la Bulgarie des concessions territoriales importantes pour l'amener à se joindre à l'Entente. Son geste était d'autant plus beau et d'autant plus méritoire qu'elle abandonnait des biens réels pour des espérances, qu'elle donnait la Macédoine, qui lui appartient, en échange de la promesse qu'elle recevrait plus tard la Bosnie et l'Herzégovine, quand on les aurait conquises. C'était un lourd et cruel sacrifice que la Serbie nous faisait là ! Grâce à sa générosité et à la confiance qu'elle avait en nous, tout pouvait marcher de la façon la plus satisfaisante dans la péninsule des Balkans. Les diplomates alliés croyaient même que l'accord était chose faite.

C'est alors que la Bulgarie a jeté le masque et a pris l'étonnante attitude que nous lui voyons, à l'heure où j'écris ces lignes. On dit que le duc Jean de Mecklembourg aurait su gagner le tsar Ferdinand, qu'il lui a promis monts et merveilles, qu'il lui a annoncé la concentration sur la frontière serbe de plusieurs corps d'armée allemands et autrichiens et que l'annonce de ces événements militaires a décidé le souverain bulgare à intervenir.

Il ne faut pas que nos diplomates se laissent une fois de plus tromper cruellement. Nous devons aux braves, aux admirables Serbes notre aide la plus ferme, la plus effective. Il convient qu'à Sofia on voie bien que s'attaquer à nos alliés, c'est s'attaquer à nous ; de même les Bulgares doivent se rendre compte que s'ils touchent à la Serbie, aussitôt la Grèce et la Roumanie, par solidarité balkanique, se lèveront. Que l'on agisse vite et énergiquement ! L'armée bulgare a été mobilisée pour sauver Constantinople, pour nous obliger à abandonner les Dardanelles, et pour installer les Allemands en maîtres dans tout l'Orient. Puisque la Bulgarie, en parlant de « neutralité armée », semble vouloir faire le jeu de nos ennemis, nous savons de quelle façon nous devons procéder avec elle. Allons en Serbie pour la surveiller de plus près. Comment nous y rendrons-nous ? Par le Monténégro ou par la côte grecque. Si les Hellènes comprennent bien quels dangers les menacent, ils verront avec satisfaction nos cuirassés et nos troupes leur apporter le réconfort de leur présence.

Salonique est la clé de la situation dans les Balkans. De là on va fort aisément à Constantinople et puis après en Hongrie.

ALFRED-JOUSSELIN.



LE PRÉSIDENT POINCARÉ A NOGENT. — Au cours de la visite qu'il a faite récemment à l'hôpital du Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne, le Président de la République décore le soldat Touzet, déjà médaillé militaire et cité à l'ordre de l'armée. A droite du lit Bon Djemila du 3<sup>e</sup> tirailleur algérien qui s'est fait une spécialité de couper les fils barbelés en avant des tranchées ennemies.



SUR LE FRONT DU NORD. — Le général d'Urbal s'entretient avec les officiers d'un des corps d'armées sous ses ordres des merveilleux résultats de notre nouvelle offensive dans le Nord.

## LA VIE MILITAIRE

## LA SITUATION DES ARMÉES

Je pourrais reproduire dans les mêmes termes le début de ma chronique de la semaine dernière, en y ajoutant, toutefois, que sur la plus grande partie de nos lignes l'intensité de la lutte a encore augmenté. La guerre spéciale de tranchées, la guerre de sape et de mines, restent à peu près dans les mêmes conditions, bien qu'il s'y joigne maintenant des fusillades de plus en plus fréquentes. Mais l'action de l'artillerie s'est beaucoup développée, du côté de l'ennemi, et surtout de notre côté. Les objectifs de nos batteries sont de deux sortes : ceux du front même et ceux en arrière du front, qui ne sont pas moins importants que les premiers. Ainsi, sur le front, le tir de nos canons s'est adressé, avec succès, à de nombreuses batteries allemandes, qui ont été plus ou moins mises hors de combat. On ne peut les citer toutes ; les communiqués officiels, depuis quelque temps très fournis de détails, les ont fait connaître au jour le jour. Elles sont situées principalement sur les Hauts-de-Meuse, vers Saint-Mihiel et en Lorraine. Parmi ces dernières, il faut mentionner l'installation faite près de Hampont en vue de disposer des pièces à longue portée capables de bombarder Lunéville et Nancy. Hampont est une station de chemin de fer dans la vallée de la Petite Seille, à quelque distance au nord-est de Château-Salins. Elle est masquée de notre côté par des hauteurs d'un assez fort relief, en partie couvertes de forêts.

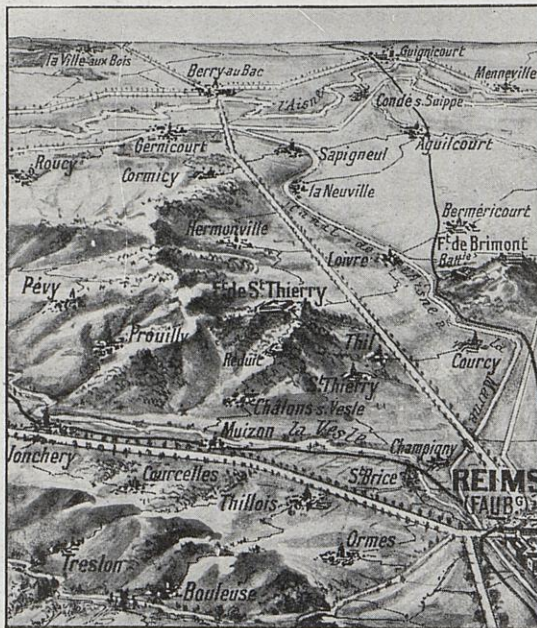
Nos actions contre les travaux du front, outre les batteries, comprennent aussi des destructions d'ouvrages d'infanterie, notamment dans le secteur de Montdidier, au nord et au sud de Roye ; des réduits ; des blockhaus ; ces derniers en particulier dans les Vosges et l'Argonne. Il faut y rattacher l'opération faite une fois de plus contre les installations allemandes du littoral belge, par la flotte britannique, avec la collaboration de nos batteries voisines de Nieuport. Les canonnades précédentes dirigées contre les mêmes objectifs avaient produit beaucoup d'effet ; nous l'avons su depuis. Il est probable que cette fois les résultats ne sont pas moindres.

Les objectifs pris par nos pièces à longue portée, au delà du front, sont les mouvements de troupes, les convois de ravitaillements, les trains de chemin de fer et les gares, entre autres celle de Thiaucourt, si importante au point de vue de l'alimentation par l'ennemi des forces qui occupent la *hernie* de Saint-Mihiel ; enfin, les bivouacs, les cantonnements, et surtout les dépôts de munitions, dont nous sommes parvenus à faire sauter un certain nombre. Il faut citer comme spécialement intéressantes la destruction des ponts de Saint-Mihiel et aussi le bombardement des usines de Turkheim, au débouché de la vallée de Munster dans la plaine d'Alsace.

Les actions d'infanterie en dehors des tranchées ont été rares et sont restées très épisodiques. Elles n'ont pris quelque importance que sur un seul

point, toujours vers Sapiigneul, dont j'ai exposé la situation la semaine dernière. Les Allemands ont renouvelé trois fois contre cette tête de pont du canal de l'Aisne à la Marne leurs précédentes attaques, sans plus de succès. Nous en avons profité pour gagner un peu de terrain après les avoir repoussées ; nous nous sommes étendus sur la rive droite, de part et d'autre du point de passage, et nous y avons enlevé des postes à l'ennemi. Il a contre-attaqué sans pouvoir rien reprendre, et l'action s'est étendue par contre-coup jusqu'à La Ville-aux-Bois, au nord-ouest de Berry-au-Bac. La lutte a été chaude.

Enfin, on ne saurait passer sous silence, même



LE NORD-OUEST DE REIMS.

dans le plus sommaire compte rendu, le rôle toujours plus développé de nos escadres aériennes de combat. Cette fois, elles se sont adressées aux bifurcations de chemins de fer d'Amagne, à l'est de Reims ; de Bendorf, près Morhange, dans la région au nord de Château-Salins ; bifurcations qui, on s'en souvient, ont été bombardées une fois déjà ; à la gare d'Offenbourg, dans le Grand-Duché de Bade, déjà bombardée aussi ; à celle de Vouziers, en Argonne ; à celle de Conflans, en Woëvre. Enfin, et à titre de représailles, répondant aux bombardements de villes ouvertes, elles ont lancé un certain nombre d'obus sur la gare et sur le palais royal de Stuttgart, pour faire suite au bombardement de Carlsruhe, qui avait eu en Allemagne un sérieux retentissement.

Ce résumé rapide ne peut mentionner que les

faits les plus saillants ; mais il suffit à faire voir que sur le front occidental de la guerre l'activité déployée a été très grande et que la somme des résultats partiels obtenus en quelques jours est importante.

Depuis une semaine, il s'est produit sur le théâtre oriental un fait nouveau qui paraît avoir causé plus d'inquiétude chez nous que chez nos alliés russes. J'ai déjà fait remarquer que l'armée occupant la ligne de la Dwina ayant sa ligne de retraite toute indiquée vers le nord, dans la direction de Pétrograd, qu'elle couvre, tandis que l'armée déployée sur le front de Vilna jusqu'au Pripet peut se retirer vers l'est, dans la direction de Moscou, une ouverture devait se produire entre ces deux armées, et se manifester d'autant plus qu'elles reculeraient davantage dans des directions divergentes. De cette tendance est résultée une faiblesse entre Vilna et Dwinsk, en partie corrigée par la présence dans cette région d'une multitude de lacs et d'étangs qui opposent un réel obstacle aux mouvements d'une armée. Les Allemands en ont profité pour y lancer avec audace un corps de cavalerie considérable, muni d'artillerie légère et soutenu par des bataillons de chasseurs transportés en auto-cars. Ils sont ainsi parvenus très vite jusqu'à 100 kilomètres à l'est de Vilna, menaçant d'envelopper l'aile droite de l'armée du centre, toujours en position défensive en avant même de Vilna. Nous avons pu croire cette aile droite en péril, malgré le calme avec lequel les communiqués de l'état-major général russe nous entretenaient des événements. L'abandon militaire de Vilna, dont l'évacuation par la population et les administrations et industries diverses était d'ailleurs depuis longtemps un fait accompli, s'en est trouvé hâtée ; il était devenu indispensable à très bref délai. La retraite s'est effectuée toujours avec le même ordre, la même méthode et le même sang-froid, tandis que la menace allemande était contenue sur la ligne de la Vilna, et même contrainte à rétrograder en différents endroits. Cette menace a donc, comme tant d'autres depuis que s'exécute cette admirable retraite de l'armée russe, manqué le but qu'elle poursuivait. Le front, au sud de Vilna, jusqu'au Niémen, a de proche en proche suivi le mouvement, de sorte que l'ensemble des lignes reste coordonné. Entre le Niémen supérieur et le Pripet, bien que les Allemands soient parvenus jusqu'à Pinsk, le recul a été peu marqué pendant la même période.

Au sud de la région marécageuse, l'armée du général Iwanhoff, sur un théâtre d'opérations presque indépendant, continue à remporter de très intéressants succès locaux et à grossir le nombre des prisonniers qu'elle fait aux Autrichiens. En Galicie, sur la ligne du Séreth et en avant de cette ligne sur la Strypa, elle est maintenant à peu près stationnaire. L'aile gauche attend le mouvement de l'aile droite demeurée en arrière. Cette aile droite gagne maintenant du terrain en avant, vers Loutsk et vers Kovel, de façon à rétablir l'équilibre de l'ensemble. Les Russes sont rentrés à Loutsk.

Général BERTHAUT.

## LA BIENFAISANCE A PARIS

## PENDANT LA GUERRE (Suite)

## LES ŒUVRES CIVILES

Les humbles et les miséreux ne sont hélas ! pas les seuls à avoir besoin d'une aide matérielle en temps de guerre. La faim guette aussi la classe aisée. Combien de peintres, de sculpteurs, de graveurs, combien d'hommes de lettres, de musiciens, d'auteurs, de professeurs, d'artistes lyriques, dramatiques, chorégraphiques, de médecins, d'avocats, ont vu du soir au lendemain leur profession arrêtée net, leur gagne-pain supprimé, leurs ressources taries ! Cette intéressante ruche des métiers libéraux allait-elle être condamnée à mourir d'inanition en ces moments fiévreux, angoissants, où tout ceux qui concourent à la défense du pays ont le pas sur ceux qui en sont l'ornement et l'orgueil en temps de paix ? Il ne faudrait pas connaître le bon cœur de Paris pour supposer qu'il pouvait se désintéresser du sort de ses cigales.

Des sociétés existaient comme l'Union des Arts que préside avec tant de dévouement Mlle Rachel Boyer, de la Comédie-Française, assistée de Mlles Marie Lecomte et Berthe Cerny. L'Union des Arts a, avec une libéralité dont on ne peut se faire une idée, réparti sa bienfaisance parmi tous les membres de la grande famille artistique si éprouvée pendant la guerre. De plus, le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Dalimier, a accordé son patronage le plus efficace et le plus actif à la Fraternelle des Artistes, qui, a distribué parmi tous les musiciens, comédiens, chanteurs, gens de lettres, etc., des dons recueillis soit au moyen de sous-

criptions, soit au moyen de concerts organisés à la Sorbonne. La Fraternelle du spectacle, qui est le groupement des ouvriers du théâtre (machinistes, électriciens, figurants) a fait elle aussi de son mieux pour venir en aide à ses membres si durement atteints par le chômage. L'Œuvre des Trente ans de théâtre, dirigée par Mme Adrien Bernheim, continuateur des traditions de son mari, a largement accordé ses secours et son réconfort aux artistes si durement éprouvés par la guerre. M. Pierre Wolff, l'auteur dramatique réputé, fondait l'Œuvre du Bon Feu, qui, discrètement, venait apporter dans les foyers attristés par le froid, des sacs de charbon pendant toute la durée de l'hiver.

Et des restaurants se sont ouverts pour les artistes ou les sans-travail de l'art. En tête il convient de citer celui de la rue Fontaine, fondé par Mme Bochmann, et où de savoureux repas pour le prix modique de 50 centimes sont servis par nos plus célèbres comédiennes, Mlles Marie Lecomte, Berthe Cerny, Rachel Boyer, Gilda Darthy, nos plus exquises virtuoses de la danse comme Mlles Zambelli, Jeanne Chasles, Aïda Boni, ou nos plus délicieuses divettes comme Mlles Marguerite Deval, Lyse Berty et Jeanne Pierly. Le soir c'était en haut de la Butte Montmartre, que sous l'œil paternel de M. Neumont, les peintres et les dessinateurs trouvaient pour 25 centimes un dîner dont le dessert se prolongeait en des chansons dites par les dîneurs eux-mêmes. Un autre restaurant pour les artistes décorateurs était fondé à la Rotonde du Palais-Royal par M. André Bouilhet.

Dès les premiers jours de la guerre, l'Association des Directeurs de théâtre, que préside M. Albert Carré, le zélé administrateur de la Comédie-Française, avait compris son devoir : qu'allaient devenir les comédiens, les comédiennes, les chanteurs,

les chanteuses, les choristes, les ouvreuses, les habilleuses, bref toute la corporation, pendant la fermeture en masse des scènes parisiennes ? L'Association institua au Jardin de Paris un restaurant qui distribuait des repas à plus de trois cents artistes par jour, sous le contrôle paternel et avisé de M. Gabriel Astruc, aidé de M. Charlot. Ce restaurant ne fut pas le seul : le Repas de l'Union des Artistes lyriques fonctionna boulevard de Strasbourg, celui des Gens de Théâtre s'installa avenue du Maine ; on ouvrit dans le quartier de Vaugirard une cantine de l'Appui aux Artistes. On a même prévu le repas pendant les vacances pour les familles d'artistes et les artistes soldats : c'est le but de l'invitation à la Campagne, idée généreuse due à M. Jean de Bonnefon.

Il y eut aussi un vestiaire de l'Aide moral pour femmes artistes qui rendit des services réels ; je citerai enfin le Repas de famille, créé par Mme de Cabanes, déjeuner où les hommes de lettres, les professeurs, les musiciens, les peintres et les sculpteurs, se retrouvaient entre eux, et, presque sans bourse délier, pouvaient avoir une nourriture saine et réconfortante.

Ce ne fut pas tout : dans divers quartiers, des personnes généreuses, en tête desquelles il faut nommer Mlle Bonnefon, ont fondé les Repas à bon marché pour gens du monde dans la gêne ; d'autres ont créé la Table familiale pour classes aisées. Chacun a appliqué ses ressources et ses idées bienfaisantes à une catégorie spéciale de misères. Ainsi on a pu sinon ramener l'aisance dans certains foyers d'artistes ou de gens momentanément dans le besoin, du moins apporter le soulagement, le réconfort, si nécessaires à celui qui pense et qui crée et lui permettre d'espérer en des temps meilleurs.

(A suivre.)

Louis SCHNEIDER.



UN INCENDIE DANS UN VILLAGE DU FRONT. — C'est à Suippes. Quelques obus incendiaires ont atteint le but innocent que les Allemands s'étaient proposé. Mais nos soldats disposent du matériel pour combattre efficacement le fléau. Les pompes sont en batterie — et les humbles chaumières seront, non pas indemnes peut-être, mais du moins sauvées. Quelques toitures crevées, quelques façades éventrées et léchées par les flammes, tel est le bilan de l'opération, bilan sans gloire et sans nécessité, qui affirme simplement, une fois de plus, le vandalisme de nos irréductibles ennemis.

## ÉCHOS

## LA TOMBOLA DES ÉPROUVÉS DE LA GUERRE

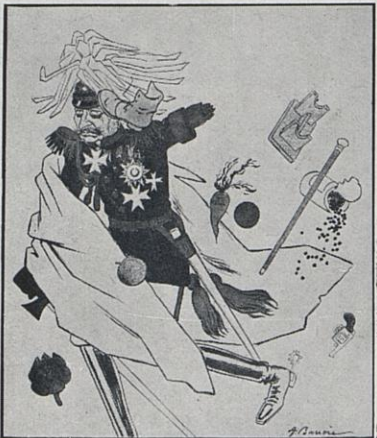
Les bénéficiaires de bons qui désiraient les consacrer à des articles d'horlogerie et qui voudraient acheter des produits français sont informés qu'ils peuvent obtenir dans les bonnes maisons, à prix de fabrique, des montres, des chronomètres et des bracelets-montres LIP.

Ils devront exiger que la marque française LIP soit sur le cadran de chaque pièce.

## L'AFFICHE DES GOURBIS: « LES DEUX MONSTRES »

Nous avons parlé des deux curieuses affiches que le dessinateur Barrère a composées au front :

*Guillaume l'impérial cabotin*  
*François-Joseph l'imputrescible.*  
Elles obtiennent chez les poilus un grand



Guillaume II, l'impérial cabotin.

succès. Elles tapissent les gourbis, égayent les tranchées, et sont mises en bonne place dans les postes de commandements. Ces deux affiches ne sont pas vendues



François-Joseph, empereur des vautours.

aux poilus, elles leur sont offertes par Barrère. A ceux qui peuvent les payer, elles sont cédées à un prix très modique

## LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

## COURS ET INSTITUTIONS

L'Institut Musical et Dramatique annonce la réouverture de ses cours gratuits de chant, harmonie, piano, solfège, instruments à cordes et à vent, déclamation, pour le 11 octobre. S'inscrire dès à présent au siège des cours, 9, rue de Rivoli (IV<sup>e</sup>).

## LA JOURNÉE DE LA POCLETTE

Dans notre précédent numéro, nous avons consacré un article à cette belle manifestation philanthropique dont le Syndicat de la Presse a pris l'initiative, en offrant à tous ceux qui y participe-

raient la chance de gagner une petite fortune.

Rappelons, à cet effet, qu'une tombola a été autorisée dont le tirage aura lieu au Crédit Foncier, et que les lots varient entre 25.000, 10.000, 5.000 et 3.000 francs.

C'est dimanche qu'a eu lieu la « Journée de la pochette », empruntant son nom à de gentils carnets fermés qui étaient offerts aux passants par de gracieuses et zélées parisiennes, et qui contenaient soit un billet de tombola, soit un dessin reproduit d'après les œuvres de maîtres.

L'inlassable dévouement de toutes ces jeunes femmes et de ces jeunes filles, mis déjà si souvent à contribution en des circonstances similaires, depuis le commencement de la guerre est admirable en son genre. Et il faut admirer aussi l'inépuisable bon vouloir de ceux auxquels elles s'adressent et qu'elles ont si fréquemment sollicités depuis quelques mois. Il est bien rare, que malgré leur nombre, — car elles sont légion, — elles essuient un refus.

Comme aucun tarif n'est fixé, et que la plus modeste obole est acceptée avec reconnaissance, le plus humble voit accueillir son sou avec autant de bonne grâce que la pièce blanche du plus fortuné. Les gracieuses quêteuses ont le même sourire pour tous, et ne voient que le geste charitable qui parfois est touchant et témoigne de l'empressement de tous lorsqu'il s'agit de procurer un peu de soulagement et de bien-être aux « éprouvés de la guerre » comme c'était le cas cette fois.

Malgré la température assez peu favorable, et ses menaces de pluie, car l'automne sévit déjà, la journée a été bonne et la vente des pochettes a obtenu un vif succès. D'après l'examen du résultat, l'on peut dire dès à présent que la récolte a été magnifique et dépassera de beaucoup les prévisions les plus favorables.

Cette vente n'a pas eu lieu seulement dans les rues. Les directeurs de théâtres, de concerts, de cinémas, l'avaient autorisée dans leurs salles, au cours des matinées qui réunissaient un nombreux public, et ce public, n'oubliant pas ceux qui souffraient tandis qu'il s'accordait un peu de divertissement, s'est montré généreux, par expiation.

Beaucoup se sont passionnés dans l'espoir d'obtenir la prime promise aux quatre premiers acheteurs « réels » qui apporteraient au Syndicat de la Presse la collection complète des vignettes contenues dans les pochettes. Autant dire qu'on se les disputait.

On a rapporté qu'une petite « bourse » à la vignette a été organisée au « Gaulois » et que les acheteurs s'y bouscuaient.

Songez qu'il s'agissait de gagner une auto, un service d'argenterie, un ameublement du prix de 3.000 francs, un piano, etc., etc.

A 3 heures, au moment où les guichets du « Gaulois » se voyaient dans l'obligation de refuser de recevoir les dépôts, plus de trois cents enveloppes, contenant les trente ou les vingt-neuf dessins exigés



Le général Tordana, résident général d'Espagne, et le général Lyautey, résident général de France, visitant l'exposition franco-marocaine de Casablanca.



L'interrogatoire des prisonniers à l'état-major du corps.

pour gagner l'un ou l'autre des lots dont nous avons parlé, étaient confiées au trésorier du Syndicat de la Presse parisienne.

La province aussi avait donné; les télégrammes affluaient et, dans la matinée, M. Arthur Meyer, le trésorier, avait été avisé téléphoniquement par le préfet du Puy-de-Dôme qu'une dame de Clermont-Ferrand s'était présentée à huit heures un quart à la préfecture pour faire constater qu'elle avait réuni les trente vignettes.

Tout semble indiquer que la recette de la journée dépassera de beaucoup les quêtes précédentes.

Même dans les hôpitaux de Paris et du département tout le monde a voulu participer à cette fête de la bienfaisance.

A l'empressement de tous pour en assurer le succès, on comprend qu'une même pensée les dominait : payer à tous ceux qui ont souffert et qui souffrent encore pour nous une dette de reconnaissance.

Mais même cela fait, nous ne serons pas encore quittes envers eux.

## LA MODE

L'évolution de la mode se fait sentir, tout particulièrement cette saison, sur les manteaux de fourrures.

Les espèces de fourrures, en dépit des événements, sont plus nombreuses que jamais. Dans ce genre de vêtements, les changements survenus sont profonds. La ligne est complètement modifiée. Deux genres très différents : la jaquette courte et le manteau long. Tous les modèles, amples, de lignes simples et gracieuses.

Les jaquettes courtes suivent, bien entendu, la note nouvelle et s'évasent du bas de manière à s'harmoniser avec les jupes larges. On revient aux formes classiques, si pratiques et jolies.

La fourrure ne demandant pas d'ailleurs de capricieuses fantaisies. Pour les jaquettes, le breitschwantz, la loutre, le mouton de Perse sont les fourrures préférées cette saison.

Les manteaux longs sont aussi très réussis, mais absolument différents de ceux de la saison dernière.

La taille, comme pour les robes et les manteaux de drap et lainage, a retrouvé sa place, elle est même très accentuée ici.

Les cols de tous les manteaux sont très hauts et retombent de façon absolument inédite.

Le mélange des fourrures aura un grand succès. Il produit souvent des combinaisons pratiques, extrêmement harmonieuses. Ainsi combinée, voici une habile transformation de l'an passé : long manteau de breitschwantz, taillé en lignes amples et garni d'un col très haut, couvrant presque entièrement la nuque. Ce col et les bas de manches sont en renard « gris fumée ». Le putois allié à la loutre française fait également une très

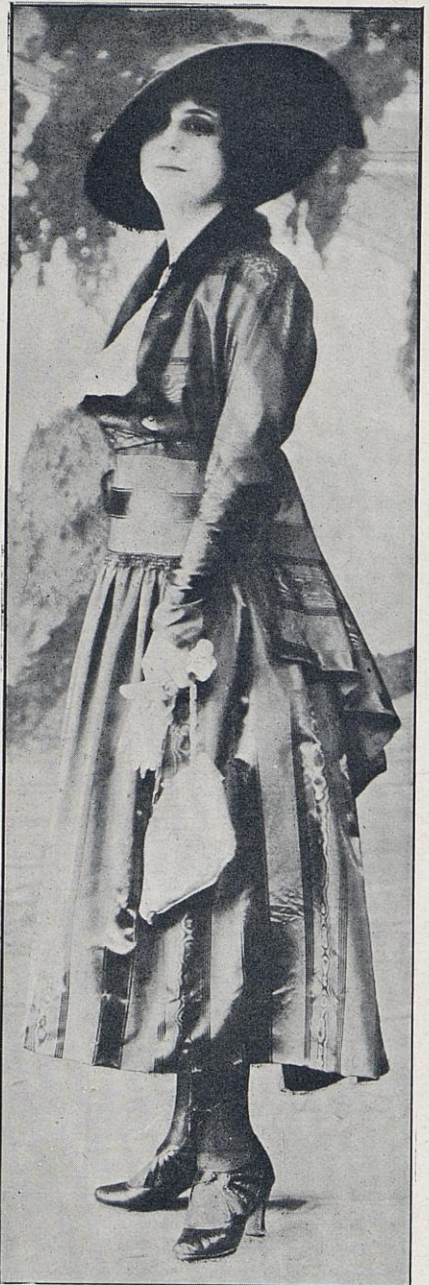
élégante harmonie. Il sera très souvent employé, cet hiver, en opposition et comme garniture. Les fourrures de prix se verront moins, la note discrète étant, là aussi, de rigueur. Les différentes espèces de renards, le lynx, le skungs, se mêleront à la loutre, à l'astrakan, à la taupe. Les écharpes nouvelles, toutes de formes ravissantes doublées de mousseline coulissée du même ton, seront en hermine, chinchilla, pékan ou skungs. Elles se verront : au bois, aux thés, aux matinées de charité, dans les théâtres. Le breitschwantz, la loutre et la taupe auront un succès très vif, les femmes aiment la caresse des reflets de ces pelletteries, sobres et si élégantes !

De plus, au point de vue pratique, ces fourrures subissent très facilement les mille et une transformations et les divers caprices de la mode.

Une jolie fantaisie d'automne, sur un tailleur de gabardine sombre : c'est la cravate faite de deux renards croisés, de nuances différentes : gris et blanc, ou noir et gris.

Les manchons se feront en fourrure assortie au manteau. Ils seront petits et de forme ronde.

Un amusant essai d'une importante



Tailleur de moire écorce pékinée de satin. (Photo Félix)

maison sera le très court boléro de fourrure, sur un costume de velours de couleur, d'un ton délicatement harmonisé à l'ensemble, par exemple : velours vieux bleu et chinchilla !

Comtesse MAUD.

## PETITE CORRESPONDANCE

Le grand succès, en ce moment à Paris, c'est l'emploi par tous les élégantes : de l'eau de roses de Syrie ; préparée par Bichara, le grand parfumeur Syrien.

Eclat, fraîcheur de la peau. Santé des yeux, 10, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.